Vivre à Lorgues

JOURNAL COMMUNAL

La vido vidanto à Lorgue

n° 113 3ème trimestre 2012

Le mot du maire

CLAUDE ALEMAGNA

Un diagnostic d'avant-projet architectural et technique de notre Collégiale Saint Martin a définitivement été établi par monsieur S. Berhault architecte du patrimoine de la société Aedificio spécialisée en restauration des monuments historiques.
Pour poser ce diagnostic précis, une étude structurelle complète du monument a été réalisée au moyen d'un modèle tridimensionnel respectant la volumétrie de l'édifice.

Ainsi l'étude a clairement démontré que :

- Le monument possède, par sa forme et ses masses, une répartition particulière des charges. Trois zones de fracturations verticales sont avérées : l'une au droit du clocher, la deuxième à l'axe du chevet* et la troisième au droit de la travée accueillant notamment la sacristie (côté est du chevet).
- Les couvertures reposent sur des charpentes qui n'offrent pas la rigidité voulue : les éléments de bois pas assez résistants, plient et provoquent des affaissements qui à leur tour entraînent des glissements des tuiles. On s'est évertué à reprendre et refaire la couverture alors que son problème principal était lié à son support : la charpente.
- Les façades des bas-côtés de la collégiale n'ont pas fait l'objet de travaux de restauration ni d'entretien depuis des décennies. Ainsi les joints disparus ou érodés provoquent la dislocation des maçonneries de moellons et l'absorption par les murs d' importantes quantités d'eau.
- Le clocher ouvert à tous les vents et aux intempéries, a provoqué la détérioration des parements intérieurs et les joints sont vidés de profondes fissures avec des entrées d'eau multiples dans la souche.
- La façade principale a atteint un niveau de vétusté de ses parements et notamment de ses jointoiements, à un point tel que les mortiers de hourdage et de pose sont aujourd'hui inexistants. La façade comme une éponge s'imbibe d'eau les jours de pluie, ce qui a entrainé la chute du claveau de l'arrière voussure.
- Les importants travaux de réfection du parvis ont modifié la logique hydrologique du site entraînant les remontées d'humidité sur les piliers intérieurs de la collégiale.
- Une intervention urgente s'impose pour la réfection totale des verrières et vitraux qui sont en très mauvais état.

Un chantier important de restauration va donc être mis en œuvre sur plusieurs exercices pour assurer la préservation de notre magnifique édifice.
Enfin, je vous fais part de la dernière réflexion de l'architecte en chef des monuments historiques qui résume à elle toute seule la difficulté de cette opération : « Votre collégiale est de la dimension d'une église d'une ville de 35 000 habitants ».
Nous ne pouvons qu'être fiers, sauf, du coût estimatif des travaux qui s'élève à 3 014 816 €, prix indicatif en valeur à juin 2012.

* Extrémité du chœur d'une église du côté du maître-autel, sanctuaire de l'église, car dans les édifices au plan en croix latine, le chevet correspond à la partie de la croix sur laquelle le Christ crucifié posa sa tête.

SOMMAIRE

●EDITO–SOMMAIRE
Le mot du Maire. p. 1

●ARCHITECTURE
Feu le mobilier provençal p. 2, 3

●HISTOIRE
Musique et Instruments au Moyen Age p. 4, 5
La Marseillaise p. 6

***Lu pour vous* p. 7**

●PATRIMOINE
De Lorgues à Draguignan en voiture, à pied, à cheval... p. 8, 9, 12, 13
Lorgues « Souvenirs et Espérance p. 10, 11

●ARCHITECTURE
La contruction de l'Abbaye du Thoronet p. 14, 15, 16

●HISTOIRES VECUES
Monsieur Bousquet, bourrelier p. 17

●DETENTE
La recette.
***La grille d'Antoine* p. 18, 19**

●L'ANNUAIRE DE V.A.L. p.20

Feu le mobilier provençal

Le formica n'était pas encore né et les artisans de l'époque (18ème) étaient bien obligés d'utiliser le bois. Mais pour le mobilier ils préféraient le noyer.

Le noyer était jadis très présent en Haute Provence, de plus, il était beau, de couleur profonde en ac-cord naturel avec la tradition des murs blanchis à la chaux des mas anciens. Le glissement, au fil des siècles, de la simplicité des bergers du Luberon à la faconde marseillaise, mais aussi de la vie des mas de la campagne à celle des maisons cossues des villes, se conjugue avec l'aptitude du noyer à être travaillé, a favorisé l'épanouissement de la qualité de toutes ces créations.

Le sommet de ce mouvement se situe au XVIII° siècle, avec les grandes heures de prospérité de la Provence, la présence d'un artiste du cru : FOUQUET, et la vitalité des ateliers arlésiens d'ébénisterie. Les négociants s'enrichirent et l'arrière pays en profita.

Mais l'hostilité de Louis XIV, qui ne supportait ni les velléités d'autonomie ni la mentalité déjà démocratique, s'efforça de brimer la région. Il fallut attendre le second empire pour voir refleurir une ébénisterie traditionnelle, ainsi d'ailleurs que la renaissance de la langue parlée avec le Félibrige de Frédéric MISTRAL.

Il n'est sans doute pas inutile de rappeler que, dans ses origines, le travail des artisans était de répondre à des besoins simples au quotidien : empiler le linge, ranger la vaisselle, protéger les provisions, faire le pain, etc… c'est bien ce dont il s'agit dans l'énumération qui suit :

- Dans la salle il y a bien sûr un buffet, surmonté souvent d'un élément complémentaire. Il y a aussi un « estanié », qui sert à ranger les étains, un « veiriau », destiné à recevoir la verrerie ; un « escudié », où s'expose la vaisselle de table. Dans un proche environnement on trouve la boîte à sel qui s'ouvre sur le dessus, et la farinière , qui s'ouvre devant par glissière. Un peu plus loin il y a , indépendants mais complémentaires, le pétrin (mastro) classique généralement, et la panetière (paniero) petit bahut dans lequel les panneaux sont remplacés par des balustres en fuseau. Et enfin le « manjadou », sorte de garde manger, de la table d'une bonnetière, avec souvent un tiroir en bas.

Il convient aussi de mentionner l'encoignure, meuble d'angle complémentaire, susceptible d'ailleurs de se révéler pareillement utile dans la chambre. Dans le centre de la salle se trouve une table, souvent importante car, à l'époque, la famille et le personnel mangeaient en commun. Les chaises sont cannées. Parfois devant la cheminée, on voit un canapé à trois places, avec un dos analogue à celui des chaises, et canné également. Et dans un angle, le rouet attend la reprise du travail, quand les finances le permettaient il pouvait y avoir une crédence voire un buffet à coulisse.

- Dans la chambre il y a le lit, caractérisé par quatre piliers, joints par trois côtés simples et un panneau de tête. Il y a aussi une armoire étroite et haute, sans miroir. Elle est souvent complétée par une commode basse à grands tiroirs.

Enfin, selon les étapes familiales, prenait place dans la chambre un berceau, astucieux et beau dans sa simplicité.

Par ailleurs, dans les foyers aisés, on pouvait trouver un secrétaire à abattants chargé de protéger les « papiers » et de faciliter les tâches gestionnaires.

Que de bois !

Peu à peu, au fil des temps tous ces éléments ont commencé à s'enjoliver. Le mouvement s'est arrondi dans sa forme et enrichi dans sa décoration.

Les volumes chantournés ont pris un aspect « dansant » exprimant une vibration particulière, parfois à la limite du baroque. Ainsi les pieds typiques (en pieds de biche contournés) ornant presque tous les meubles, même s'ils doivent être destinés à être accrochés au mur, avec des bobèches au fronton pour équilibrer l'esthétique. Ainsi également le fait de parfois incurver le meuble tout entier pour lui donner une allure galbée. Et comment ne pas souligner l'adjonction de frontons en haut des cheminées, ou la découpe en « chapeau de gendarme » des frontons d'armoires.

Mais la scie, la gouge, le ciseau, ont aussi contribué à l'aspect décoratif : moulurer les montants, adoucir les angles, enrichir les panneaux de rayures variées. On voit aussi des sculptures, évoquant toujours l'authenticité de la vie par des motifs réalis-

tes : foyer conjugal (cœurs, urnes, colombes…) les fonctions (outils, blé, bouteilles…), la nature (feuillages, fleurs, fruits, rocailles…). Il convient aussi d'évoquer l'importance des ferrures : gonds de belles dimensions, entrées de clefs, accompagnements de poignées, … ou simples éléments décoratifs parfois très travaillés.

Tous ces ouvriers, devenus artisans, devenus ébénistes, ont su à la fois conserver une étonnante unité de mouvement tout en épanouissant une floraison de variétés dans les détails. Ce qui fut regroupé par les historiens sous le vocable « d'Ecole Arlésienne ».

Certaines vieilles familles ont réussi à sauvegarder leur patrimoine mobilier. Sinon c'est désormais dans les musés régionaux que l'on peut retrouver toutes ces richesses. Le mieux fourni étant le Muséon Arlaten, qui est plein d'intérêt.

Notre goût actuel pour la sobriété (très légitime) nous rendrait sans doute difficile la cohabitation permanente avec un style aussi chargé, et dans les ensembles aussi robustes et trapus. Mais l'impression que l'on en retire quand on les rencontre n'est point passagère, et nous gardons le choc d'une si singulière valeur accordée à ce qui n'était qu'un simple mobilier, mais … Provençal ! ●

Jacques GAUNEAU

Sources
l'ameublement provençal et comtadin – Arnaud d'Agnel – Marseille 1913
Meubles et ensembles provençaux – Henri Algoud – Paris 1920
Meubles provençaux - Guillaume Janneau – Paris 1974.

1

2

3

1 - Veireau
2 - Chaise
3 - Berceau
4 - Rouet
5 - Boite à sel
6 - Farinière

5

4

6

Musique et Instruments au Moyen-Age

A L'origine, chant et musique n'ont pas attendu le Moyen-Age pour s'exprimer. Des fouilles ont révélé des flûtes aurignaciennes datant de 60 000 ans, des sifflets en os de renne (15 000 ans) et des cloches en argile.

Peu à peu, chants et musiques entrent dans la vie : les travaux sont encouragés par des chants, les fêtes et les guerres sont célébrées en musique. On trouve des représentations de harpes, flûtes, lyres, par des bas-reliefs sumériens aux 4ème et 3ème millénaires avant J.C.
En Egypte, la musique est religieuse, militaire et domestique, luths et trompettes sont souvent représentés. Les textes bibliques témoignent de la culture musicale des Hébreux.
La Grèce subit l'influence des peuples orientaux. Des textes comme l'Iliade et l'Odyssée sont destinés à être chantés. Les Grecs ont leurs théâtres et leurs danses, mais comme ils n'aiment pas la musique bruyante, ils n'utilisent pas les instruments à percussion et à vent, ils préfèrent les cordes : la lyre phénicienne et la cithare (sorte de lyre perfectionnée). La flûte de Pan, instrument à vent (musique douce) aurait été inventée par le dieu des bergers d'Arcadie. Le tibia est une double flûte en roseau dans la bouche du souffleur, son principe se retrouve de Rome au M.A. Plus tard, au 3ème siècle avant J.C. sera inventé un instrument complexe, l'hydraulis avec des tuyaux à air comprimé par la pression de l'eau : c'est l'ancêtre de l'orgue.
Chez les Romains, les repas, les fêtes, le retour des guerres s'accompagnent de mu-siques bruyantes et démonstratives: ce sont des fanfares de cent trompettes, des chorales de milliers de chanteurs. Les nombreux instruments à percussion sont utilisés : cymbales, castagnettes, tambourins, gongs…
Les Gaulois, en reprenant les coutumes du conquérant romain, effacent la tradition celtique, en particulier les poèmes druidiques et les chants des bardes.

L'influence de Grégoire-le-Grand (590), le chant grégorien.

Si depuis 313, la liberté de culte est reconnue, la jeune église chrétienne est encore inspirée du culte des Juifs, des chants des catacombes sur une musique monodique, psalmodiée sur des textes sacrés : le soliste chante et le refrain est repris par les fidèles, à l'exclusion de toute instrumentation. Des gravures du 4ème siècle, attestent de l'usage des instruments dans des cérémonies « privées », en survivance des pratiques romaines.
Le pape Grégoire le Grand (560-604) élu en 590, avait établi des règles strictes et définitives pour une musique religieuse unifiée, en imposant une écriture utilisant les 7 premières lettres de l'alphabet correspondant à « la-si-do-ré-mi-fa-sol ». Le chant grégorien ou plain-chant était une voix d'homme modulée à l'unisson ouvrant la voie à la polyphonie, prenant plus tard le nom de chœur, car chanté au chœur des églises.
Puis, un grand « musicologue » Gui d'Arezzo (995-1050) pose les bases du solfège moderne. Il utilise pour nommer les notes non plus les lettres A-B-C-D…mais les premières syllabes empruntées aux vers de l'hymne à Saint-Jean Baptiste :
UT queant laxis ; REsonare fibris ; Mira gestorum ; FAmuli tuorum ; SOLve pollutis ;
LAbii reactume ; Sancte Johannès S+J=SI. Au 17ème siècle, Ut fut remplacé par Do. Désignations utilisées dans toutes les langues latines.
Longtemps marquée du sceau religieux et portée par la liturgie, l'émergence croissante d'une musique profane plus jubilatoire, est un des grands événements modernes de l'Europe

médiévale. Progressivement, des chants collectifs indépendants de la messe quittent le chœur pour se porter d'abord sur le parvis (représentation du mystère chrétien de Noël et Pâques), puis hors du périmètre de l'église. De plus en plus profane, la musique est relayée par le goliard (moine « balladeur) le jongleur (chanteur, danseur, pitre), le ménestrel (musicien attaché à une seigneurie), le troubadour (poète chantant en Occitanie) et le trouvère (troubadour du Nord chantant en langue d'Oïl). Tous deux pratiquant l'amour galant. Le troubadour s'accompagne du luth ou de la vièle.

Les instruments

A l'origine, la flûte est sans doute le premier instrument, la harpe le second. Taillé en biseau, un jonc est déjà une flûte. La corde d'un arc qui vibre en se détendant produit un petit son. Pour l'amplifier, il suffit de tendre la corde sur une carcasse de tortue.

Faire vibrer l'air dans un tube ou autour d'une corde pincée ou frappée, sont les deux façons essentielles de produire un son. A côté, des instruments faits d'une peau tendue émettent ni un son ni un bruit bien défini mais assurent le rythme.

Au Moyen-Age, les instruments sont assez limités, à cordes pincées ou frottées, s'y ajouteront progressivement ceux à vent. La lyre est l'un des instruments connus depuis l'antiquité, lui succède la harpe de taille variable en dimensions et en nombre de cordes (souvent 16 ou 19). Le luth, les cordes sont d'abord pincées puis frottées, le chevalet adopte une forme courbe pour permettre à une seule corde de vibrer, la caisse de résonance prend une forme cintrée, adoptée par le violon au 13ème siècle. La vièle et la viole, sont des instruments à cordes frottées souvent représentés dans les scènes du Moyen-Age. La viole de gambe se joue serrée entre les genoux, elle est l'ancêtre du violoncelle. La viole d'amour comporte deux rangées de cordes, le frottement de l'une entraînant la résonance de l'autre. La guitare introduite par les Arabes via l'Espagne deviendra au 15ème siècle la mandole (mandoline). Le clavecin apparaît en 1404, très vite, son clavier compte 45 touches et couvre quatre octaves.

La cornemuse apparaît au 9ème, notamment en Irlande. L'orgue arrive dans les églises dès le 9ème siècle, d'abord portatif puis fixe avec une soufflerie souvent à l'extérieur des murs. L'orgue se perfectionne avec le premier pédalier en 1306. La trompette allongée est un instrument réservé au service d'un roi ou d'un prince : elle est souvent ornée de l'étendard du seigneur. Les flûtes à bec de formes et de longueurs variables sont partout présentes, particulièrement vers la fin du M.A.

Les instruments à percussion sont moins présents. Ils servent d'accompagnement pour rythmer : le tambourin, de forme ronde ou carrée, peau tendue sur une armature de bois ne dépassant pas 50 cm. Le triangle figure dans de nombreuses enluminures. La cloche, dédiée au saint patron de l'église, est aussi présente au sommet du campanile. Adoptée en 594 par Grégoire de Tours pour appeler les fidèles, elle régit et régule le monde qui l'entoure. elle entre aussi avec des tonalités différentes dans un ensemble de musique profane.

Omniprésence de la musique au Moyen-Age

Le Moyen-Age, c'est 1000 ans d'histoire et d'évolution dans les techniques agricoles et artisanales, dans l'art de la guerre (la poudre), dans la connaissance du corps humain, dans la place de la planète terre dans le cosmos, dans la littérature, dans l'art de la construction notamment des cathédrales, dans les relations avec l'Orient et dans la transmission de la connaissance par l'invention de l'imprimerie (1450). Cela, malgré les invasions barbares, les guerres et les épidémies dévastatrices.

Au long de ces 1000 ans, il y a une constante : la foi chrétienne et la liturgie servie par une musique omniprésente. On en a l'expression par des enluminures et des tapisseries, des sculptures de bas reliefs ou sur des piliers de cathédrales et d'abbayes. Autant de témoignages permettant d'identifier les instruments.

La musique va connaître trois grandes étapes : Pour Saint-Augustin (354-430) « vocaliser » c'est « jubiler », celui qui vocalise ne prononce pas de paroles mais exprime sa joie par des sons inarticulés.

Pour Grégoire et d'Arezzo, il faut codifier la musique religieuse par des règles universelles : œuvres liturgiques, création d'écoles de chant religieux…

Dès lors, la musique s'éloigne de la raison religieuse pour aller vers le plaisir et l'humanisme : celle des troubadours et de l'amour galant. C'est une musique profane. ●

M. Chapelain

avec la participation de **Jean-Claude Larroque**

Sources « Histoire de la musique » Hatier – « Moyen-Age, entre ordre et désordre » Cité de la musique.

HISTOIRE

La Marseillaise

14 juillet oblige : Marseillaise, feux d'artifices et défilés...

Dans le « Bulletin Municipal » n°14 du Printemps 2012, est paru sous la plume de Georges Grouiller, un article rappelant les vertus de la Marseillaise comme « hymne à la liberté ».
VAL voudrait, non pas contester le contenu de cet article très pédagogique, mais montrer qu'il y eut contestation quand à la composition de la Marseillaise. La liste est longue des détracteurs de Rouget de l'Isle.

Consensus national autour de Rouget de l'Isle.

La Marseillaise est le chant patriotique de la Révolution Française, devenu « chant national » par la Convention pendant 9 ans du 14 juillet 1795 à l'Empire en 1804, puis définitivement « Hymne National » en 1879 sous la troisième République. (le 14 juillet deviendra « Fête Nationale » qu'en 1880).
Remplacée en 1804 par le « Chant du départ », elle est reprise en 1830 pendant la révolution des « 3 Glorieuses de juillet » portant Louis Philippe au pouvoir. A cette occasion, Berlioz en élabora une orchestration dédiée à Rouget de l'Isle. Déjà, le 14 février 1887, une version officielle fut adoptée en prévision du centenaire de la Révolution. Le 14 juillet 1915, les cendres de Rouget de l'Isle furent transférées aux Invalides.
Dès l'école primaire, la Marseillaise est inscrite dans notre conscience par l'image montrant le capitaine Rouget de l'Isle, bras droit tendu vers le haut, main gauche sur le cœur, chantant dans un élan patriotique ce qui n'est encore qu'un chant de guerre. Ce tableau peint en 1849 par Isidore Pils est au musée des beaux arts de Strasbourg. La Marseillaise, c'est ce premier (voire unique) couplet appris ou entendu de l'Hymne national « Allons enfants de la Patrie... » suivi du refrain « Aux armes citoyens... » Paroles fortes, esprit vengeur, pas toujours adaptés aux cérémonies. Chant de guerre transformé en hymne national pour célébrer les médailles d'or et les victoires sportives ou culturelles, pour conclure tout meeting politique, qu'il soit de gauche ou de droite, à l'exception peut-être de l'extrême gauche restée fidèle à l'Internationale.

Il y a bien consensus pour attribuer la composition à Claude Joseph Rouget de l'Isle, natif de Lons-le-Saunier en 1760, d'un « hymne de guerre », joué au clavecin puis chanté par Rouget lui-même le 25 avril 1792 en présence d'une dizaine de personnes dont le maire de Strasbourg et dédié au Maréchal de Luckner, commandant en chef de l'armée du Rhin en 1792. Le chant sera imprimé à Strasbourg et se répandra dans toute la France. Les volontaires Marseillais l'adopteront comme chant de marche, ils le chanteront lors de leur entrée dans Paris le 30 juillet 1792. Il sera baptisé par les Parisiens « LA MARSEILLAISE »

Et s'ouvre la polémique : qui est le véritable auteur de la Marseillaise ?

Quand il y a succès universel, il y a toujours des détracteurs et des vautours.
On dit que la mélodie était d'Ignaz Pleyel, un ami de Rouget de l'Isle, compositeur autrichien ou de jean Fréféric Edelmann, musicien à Strabourg. On parlait d'Alexandre Boucher qui l'aurait écrite en 1792 à la demande du colonel de la Salle devant se rendre à Marseille et voulant une marche pour son régiment. Enfin, on a constaté des similitudes, avec le concert pour clavecin et orchestre en mi-bémol majeur de Carl Philipp Emmanuel Bach (fils de Jean Sébastien Bach), puis avec un concerto n°7 en ut majeur de Mozart ou avec une musique de Dalayac accompagnant une comédie de Jacques Boutet jouée le 31 octobre 1789 à Versailles. En 1861, le journal « Die Gartenlaube » affirma (sans preuve) que Rouget de l'Isle avait copié le Credo de la missa n°4 du compositeur allemand Holtzmann. Mais des articles passionnés paraissent dans « l'Opinion Nationale » et « le Siècle » en faveur de Rouget de l'Isle. Et les contestations continuent : le tome VII de la « Biographie universelle des musiciens » parue en 1864, attribue la Marseillaise à Julien Novagille. Le 7ème couplet est attribué successivement au poète Lebrun, à Louis Dubois, à Marie-Joseph Chénier...
Son évolution ne s'est jamais arrêtée. En 1792, François-Joseph Gossec orchestre la Marseillaise et la fait triompher à l'Opéra de Paris dans son spectacle avec chœur et orchestre : Offrande à la liberté.
En 1795, Etienne Méhuel, chargé d'arranger la musique pour plusieurs voix introduit des changements qui subsisteront.
En 1830, Hector Berlioz en donne une version difficile à exécuter..

Enfin en 1879, la Marseillaise devient Hymne National.

Mais ce n'est pas fini !
En 1974, par ordre du Président Giscard d'Estaing, elle est arrangée d'après des partitions anciennes et harmonisée avec un rythme différent plus lent.
En 1981, on revient au rythme précédent !
« ALLONS ENFANTS DE LA PATRIE, LE JOUR DE GLOIRE EST ARRIVE »...enfin ! ●

tableau peint en 1849 par Isidore Pilsen

Arrangement pour Vivre à Lorgues sur des données d'Antoine Payet.

Lu pour vous par Françoise Michaud

Histoire de papier

« Sur la route du papier »

Le papier et l'écrit forment un couple. Le papier est l'allié de la mémoire, dépositaire du patrimoine : dont les archives nationales, municipales, historiques…

Le papier apparaît en Chine deux ou trois siècles avant J.C. C'est dans le nord de la Chine que l'on a découvert les plus vieux papiers du monde, car le climat y est très sec et désertique alors que l'humidité est l'ennemie du papier. Les Chinois ont toujours eu le don de l'invention, ils adorent tout noter et ont un esprit archiviste.

Après la victoire de Samarcande en 751, les Arabes rencontrent des artisans chinois qui fabriquent du papier. Dix siècles après son invention, la qualité est améliorée, les surfaces sont lisses et parfaites pour l'écriture notamment pour calligraphier le Coran. Or, ce n'est qu'au 13ème siècle que le papier entre en Europe. Pourquoi une aussi longue attente ? La chrétienté s'oppose à l'usage du papier déclaré impur par des édits de l'Empereur et du pape : un papier ayant servi pour écrire le livre sacré de l'Islam, ne peut accueillir des textes chrétiens. Au Moyen-Age, les moines écrivaient sur du parchemin, peau spécialement traitée pour l'écriture et la reliure. Avant, il était utilisé des planchettes recouvertes de cire, qu'il suffisait de graver avec un stylet en bois. Le papier plus fin fut préféré pour les documents officiels aux autres supports jugés trop facilement falsifiables par grattage.

Passant outre aux interdits, c'est en Italie, à partir de 1250, dans la petite ville de Fabriano en Ombrie où coule une rivière à l'eau très pure alimentant des moulins, que sera fabriqué le premier papier en Europe.

Le papier, c'est d'abord une soupe.

On met de tout à tremper, des textiles de coton, des écorces d'arbustes et d'arbres, des fibres de bois, des fibres végétales, du genêt, du roseau… puis on écrase et on broie, on touille, on tourne jusqu'à obtenir une pâte, on dépose sur un tamis, on presse, on laisse sécher et on obtient un matériau sur lequel on peut écrire. Quelle révolution technique ! Pour écraser, un arbre à cames actionné par la force motrice du vent, de l'eau ou des bêtes, lève et laisse retomber des marteaux qui déchiquètent, broient, cassent des fibres des vieux tissus…On récolte de la farine de l'esprit !

Nous l'avons compris, le papier est grand consommateur d'eau, de bois et d'énergie. Le choix du type de bois est important : le pin des Landes donne 15 à 17 mètres cubes par an et par hectare, alors que l' eucalyptus au Brésil donnent de 50 à 70 mètres cubes avec une pousse plus rapide : un eucalyptus de 10 ans est adulte. Mais attention : l'usage accéléré du papier d'impression, d'emballage ou de toilette conduit à la déforestation au lavage et à la stérilisation des sols si l'on n'y prend pas garde.

Le saviez-vous ?

- « Si vous les aimez bien roulées… papier OBC ». Réclame pour papier à cigarettes. Au siège de Sébastopol (1854-1855), un Breton ayant eu sa pipe cassée par une balle, décida de rouler son tabac dans une lettre de sa fiancée. Ce fut la première cigarette. Il en parla rentré au Pays, d'où le papier OCB : **O** comme Odet (rivière bretonne); **C** comme Cascadec (lieu-dit d'un village situé sur l'Odet) ; **B** comme Bolloré (usines situées sur l'Odet) ! La famille Bolloré s'est spécialisée dans le papier ultra fin : carbone, la Pléïade, isolant électrique pour les piles.
- Le dernier papyrus utilisé en Egypte remonte à 935 après J.C.
- Le papier des billets de banque est toujours fabriqué à l'ancienne : de coton et de…chiffons.

« Sur la route du papier » de Erik Orsenna de l'Académie française est un reportage extraordinaire sur l'histoire du papier. Orsenna s'est rendu dans les principaux pays producteurs : la Chine le berceau, le Japon le plus traditionnel, le Brésil pour la pâte à papier, la Suède…C'est un tour du Monde du papier dont on ressort enrichi. Le style de l'écriture est celui d'un académicien, chacun est libre d'apprécier.

● *Auteur* **Erik Orsenna** ● *Editions* **Stock** ●

De Lorgues à Draguign

Le n° 109 de V.A.L. nous a appris que nous pouvions aller de Lorgues à Dragu

Par la route, cela fait plus de 1 000 ans marqués par trois étapes principales : de 1000 à 1850 par la route médiévale, de 1850 à nos jours par la route actuelle et depuis 2004, suite à un grand projet de rénovation pluriannuel, par une route au tracé actuel redressé, travaux amorcés en 2004 entre Lorgues et le pont de Florièye mais arrêtés, depuis, sans doute faute de crédits.

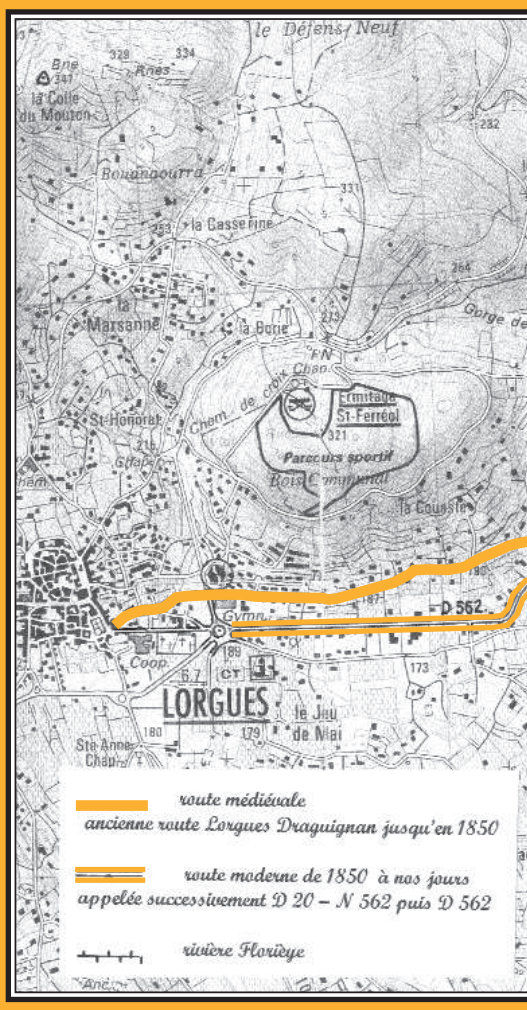
1 La route de l'Italie au Rhône (l'Iter Regius). La route médiévale

Cette route était l'une des 95 grandes voies de l'Europe au 13ème siècle. Ignorant les tracés romains des voies Aurélienne au sud et Domitienne à travers les Alpes. Venant d'Aix, Saint-Maximin et Brignoles, la route médiévale se dirigeait au nord-est vers les plaines de l'Argens, de la Dracénie et de l'est Varois, via Carcès, Lorgues, Draguignan et Fayence pour atteindre les pré-Alpes de Grasse avant de plonger vers Villeneuve-Loubet et Nice. Evitant les vallons inondables, utilisant les crêtes, les charrois des caravanes muletières arrivaient facilement à surmonter la rudesse des pentes. Cette route terrestre doublant la voie maritime de Marseille à Nice était utilisée par le grand commerce de l'époque. Par exemple, elle était empruntée par un marchand vénitien chargé d'épices (girofle, poivre et cannelle), de cotonnades ou de soieries venant de Chine. Son trafic s'accrut lorsque la papauté s'installa en 1309 pour un siècle en Avignon. Elle mettait en liaison trois évêchés : Aix, Fréjus et Grasse, ainsi que les gros bourgs précités. Voie commerciale, administrative et religieuse, elle drainait tous les chemins secondaires. Outre des muletiers, des caravaniers, des courriers et des marchands, elle vit passer de nombreuses personnalités, princes et seigneurs, le pape Benoît XIII, le futur pape Jules II, Charles II roi de Naples et comte de Provence, sans doute aussi la reine Jeanne et le roi René.

Cette route était l'une des 95 grandes voies de l'Europe au 13ème siècle

2 La route médiévale entre Lorgues et Draguignan

Venant de Carcès, en ayant longé la rive gauche de l'Argens, la route pénétrait sur le territoire de Lorgues par le gué du vallon de Mappe. Contournant la chapelle Saint-Jaume, traversant le hameau, elle arrivait en vue de Lorgues abritée derrière ses 12 tours et ses 600 mètres de remparts percés seulement de 3 portes dont Tre-Barri et Sarrasine. La route ne traversait pas la ville mais la contournait au sud par le Faubourg (rue de la Bourgade), passant devant Font-basse et l'Hostellerie du Lion (emplacement de la place de la Bourgade), passant devant Notre-Dame de Beauvoir (emplacement de la collégiale), empruntant l'actuelle rue Notre-Dame, notre route se séparait du chemin de Fréjus à hauteur de Notre-Dame de la Pitié, se dirigeait vers Sauve-Clare (Traverse de Sauve-Clare), traversait le Réal-Calamar, passait sous Saint-Ferréol, atteignait les Fourches (ch. des Fourches) où se situait le gibet de justice, descendait le flanc droit du vallon de Saint-Barthélemy, traversait la Florièye par un pont dont il ne reste que la culée rive gauche (100m en aval de l'actuel pont Saint-Barthélemy encore appelé injustement « Pont romain »). Après avoir longé le vallon Saint-Jean, elle grimpait la rampe du Content, passait à la fontaine du Mercier. Laissant à droite le



an, *en voiture, à pied, à cheval...*

ignan en train du 23 avril 1888 au 2 janvier 1950.

hameau du Content (mentionné dès 1275, les Templiers y possédant des terres), elle franchissait l'octroi au quartier Saint-Esprit (limites de Lorgues), pour rejoindre le col de l'Ange suivant un tracé peu différent de la route actuelle. Du col de l'Ange où se dressaient les gibets de Draguignan, par une pente raide (l'actuelle) et le franchissement de la Nartuby, la route se dirigeait vers le Castrum de Draguignan, entrait dans le faubourg entre le couvent des Cordeliers (actuelle Mairie) et l'hôpital du Saint-Esprit (ancien Palais de Justice) et par l'actuelle rue Cisson pénétrait dans la ville en franchissant le rempart. Cette route était pratiquée à pied, à cheval, par des caravanes de mulets chargés à bâts, en chaise à porteur attelée. L'étroitesse de la voie, la raideur des pentes rendaient difficile sinon impossible l'usage des charrettes attelées.

3 Du 16ème au 19ème, peu de modifications

La persistance du plan cadastral ne permit pas de grandes modifications. L'augmentation du trafic, des échanges commerciaux, des moyens de transport, l'organisation stable et centralisée du royaume, contribuèrent à modifier les voies de communication. En Provence, en 1702, des ordonnances obligèrent les Consuls (les maires) « à réparer, à entretenir, à élargir à 2 cannes (soit environ 4 m) ponts et chemins, sous formes de corvées et réquisitions ou aux frais des riverains... » Ces ordonnances s'accompagnaient d'obligations strictes : « limitation des attelages à quatre mulets pour le roulage ordinaire, sous peine d'amendes pouvant aller jusqu'à la saisie et vente des charrettes et mulets pris en contravention... ». Quelles modifications ? La route évitait les Fourches en descendant tout droit, changeait de direction en contournant le Clos du Capitou au pied d'une ancienne motte féodale et franchissait la Florièye par un nouveau pont en dos d'âne dit pont Saint-Barthélemy ou de 1745, date de sa reconstruction. C'est le tracé existant de nos jours. Cependant, la voie a été élargie jusqu'à 6 mètres, notamment dans la montée du Content. Des caniveaux d'écoulement (espaciers) solidement pavés permettaient l'évacuation des eaux de pluie, certains sont encore visibles malgré le manque d'entretien. La fontaine du Mercier devait permettre l'abreuvage des animaux de trait. A cet endroit, un crime fut commis en 1747. Selon l'usage, après jugement, la tête de l'assassin fut clouée sur un poteau sur le lieu du crime, avec défense de l'en arracher sous peine de sanction. De nos jours, la fontaine a disparu mais la source coule par intermittence selon les saisons, la tête de l'assassin a aussi disparu et l'octroi entre Lorgues et Draguignan démoli, est signalé par une pierre taillée et gravée, miraculeusement intacte pour le moment.

Il faut faire un effort pour penser que jusqu'en 1850, ce fut l'unique route entre Lorgues et Draguignan, classée alors en chemin de grande communication n°20.

Suite page 12

Lorgues « souvet

Bernard

Te souviens-tu César de ces temps opulents ?
La terre était féconde, malgré vos rythmes lents.
La vigne et l'olivier, ces fleurons de Provence,
Au zeste de licence et au flot de clémence,
Que les dieux consacrèrent comme leur quintessence,
Portaient le pays vers la munificence.

Peycervier témoigne tes antiques origines,
Bien avant Lonicus, entouré de collines,
Bordé de deux flots verts, la Florièye et l'Argens
Ô Lorgues les dolmens, ont vu naître tes gens.
Sachant te détourner de l'esprit philistin,
Tu as su à tous âges, maîtriser ton destin.

L'histoire creuse son lit dans la gangue humaine,
Pour mieux se dessiner en onde souveraine.
Chien d'argent et lion d'or ont blasonné la tienne.
Force et fidélité, constituent ton antienne.
Royale, républicaine, mais toujours Provençale
Tu t'es montrée sans fard, généreuse et cordiale.

Collégiale Saint Martin en figure de proue,
A l'époque des champs cultivés à la houe,
Tu forgeas ton assise, en ces terres bénies,
Pour que les pèlerins trouvent des mains amies.
De cette humanité vouée à la damnation
Tu en as estompé la prédestination.

Que vois-tu Clotaire ? Un bourg ou un village?
Remparts, cité, marché, mas en myriade
Donnent plutôt à Lorgues l'empreinte de bourgade
Que Roselin Ventos figea par l'image.
Vestiges templiers, porte Sarrasine,
Marquent la vieille ville, d'un sceau couleur hémine

Tour à tour Chapitre, Uba, Reine Jeanne,
Abritèrent la Dime ou une noble Dame
Que l'une ôta, l'autre rendit aux bélîtres
Que Porte Tre Barri barra aux reîtres.
Fontaine de la noix, que n'as-tu apporté
De fraîcheur et de paix, les belles nuits d'été !
Sainte Anne, Saint Ferréol, Notre Dame de Benva
Aux trésors malmenés, ô péchés capita
Saint Jaume de Compostelle, et bien d'autres encore
A la forme romane, nef en sémaphore
Chapelles d'un passé, toutes à la dévotion
D'un Dieu omnipotent, qui souffle d'admonition.

Gamin tu galopais, du cours bas au closeau,
Pour aller caresser, des bêtes le museau.
Jeune homme, tu attendais, café du Commerce,
Que ton cœur, dam' oiseau, d'un regard transperce.
Ainsi allait le temps, bercé par l'illusion,
De lendemains meilleurs, qui feraient éclosion.

La mémoire Marius, célèbre les anciens,
Dont les stèles et les places en sont les fiers gardiens.
Là ressurgit Trussy et sa Margarido
Puis le jeune Antrechaux, altruisme en crédo.
Clemenceau en félin, griffa ta préface.
Courdouan et Nardin gravèrent ta trace.

CELESTIN

hirs et espérance »

Que sais-tu poète de ce Lorgues mystère ?
Qu'au temps de l'échafaud Mirabeau s'y cacha,
Zola d'avant « j'accuse », un Rougon y coucha.
Je te livre un secret, il s'agit de Lumière,
Retiré dans un mas, y suant sang et eau,
Louis, la croix de Malte, lia au bobineau.

Qu'il fleure bon flaner, le long du boulevard
Pour sentir l'air du temps, soufflé d'un babillard
Ou bien aller s'asseoir, près des fraîches muses
A rêver l'oasis, les djinns et leurs ruses.
Puis déjeuner au Parc paradis désuet,
Sous les immenses pins, un beau jour de juillet.

Par un après-midi d'hiver au ciel oblique
Où l'humeur assombrie, et le cœur apathique
Des hommes d'âge mur, poussent à la nostalgie.
Que de chemins altiers, des Pignes à Martinette,
Offrent aux âmes inquiètes, ce moment de magie
Qui redonne à la vie sa meilleure facette.

En ces périodes troubles d'un siècle de caniveau,
Où l'enfance sans saison, pousse tel un hâtiveau,
Où les âmes ont perdu leur foi en leurs édiles,
Où les cœurs asséchés vidés de leurs idylles,
N'expriment plus qu'un râle, sans pudeur, sans raison,
Sourdent au loin les bruits, d'un nouvel horizon.
Plus qu'ailleurs Mireille, ici aime Vincent,
D'un regard lumineux, ô combien innocent.
La vigne et l'olivier protégés par le ciel
Fournissent le labeur ce dû providentiel.
Terre de juste espoir, terre de fertilité
Tu sauras l'épouser de toute éternité

Sur ton marché fleuri se presse la Dracénie.
Jupe au vent, air rieur, trottine une Fannie.
Des badauds estrangers hument les fragrances
Aux étals colorés, cornes d'abondances,
Ô Lorgues toi qui l'été, exhale les midis
D'anchoïade, rosé et cigales réunis.

Ta langue provençale, tel un cep de vigne
Prolonge les syllabes, pour mieux s'enraciner
Dans le cœur des hommes et laisser son signe,
Celui d'un trait d'union. Oc méditerraner !
De cette néologie, lieuse de rives,
Lorgues toi visionnaire, tu seras estives.

Lexique

Admonition Admonestation de l'autorité judiciaire ou écclésiastique blâme sévère, sermon, répréhension.
Bélître Homme de rien, gueux, mendiant. Terme utilisé dans un sens désuet.
Babillard Bavard, personne qui ne saurait garder un secret.
Bobineau Support pour bobiner, bande vidéo.
Clemenceau "en félin", allusion à son surnom de "tigre.
Closeau Petit clos, exploitation rurale.
Croix de Malte Dispositif mécanique permettant de transformer un mouvement de rotation continu en un mouvementde rotation saccadée. Ainsi l'image s'arrête une fraction de temps devant projecteur de cinéma.
Estives Périodes de l'année où les troupeaux paissent dans les paturages de montagne Par métonymie se sont aussi les paturages de montagnes, où viennent brouter les brebis. Pour le poète il s'agit de l'expression symbolique de la paix
Hâtiveau Légume ou plante précoce, hâtif.
Hémine Un des sens de hémine: porphyrine que l'on peut obtenir à partir de l'hémoglobine. En médecine légale indique une tache de sang.
Idylle Au sens figuré, dans le domaine de l'utopie, relation rêvée dans un climat idéal de bonne foi et de bonne entente.
Lonicus Origine du nom de Lorgues? Villa Lonicus nom apparu dans un texte de 986.
Méditerrraner Néologisme évocant l'idée de brassage au-delà des rives des cultures du bassin méditerranéen.
Philistin Terme littéraire: personne étrangère aux universités.Plus généralement personne à l'esprit obtus.
Prénoms Le poète prend à témoin des anciens du midi d'où des prénoms typiquement méridionnaux adaptés aux époques: César, Clotaire, Marius, Mireille et Vincent.
Reître Homme de cavalerie armé d'une paire de pistolets. Désigne une personne agissant sans manière et brutalement.
Saint Jaume dit de Compostelle par raccourci poétique, car se trouvant sur ledit chemin Il n'y a pas moins de 21 chapelles sur la commune de Lorgues.

Suite de la page 9

De Lorgues à Draguignan, *en voiture,*

4 La route moderne de 1850 à nos jours

La route médiévale même améliorée ne répondait plus à l'accroissement économique, industriel, démographique. C'était la fin du chemin le plus court.

Louis-Philippe autorisa la rectification du tracé par ordonnance du 16 octobre 1845 en ces termes :

« Art 1 : il sera procédé à la rectification de la route départementale de Brignoles à Grasse entre Lorgues et Draguignan. »

Art 2 : l'administration est autorisée à faire acquisition des terrains nécessaires.

Art 3 : le ministre, secrétaire d'Etat au département des Services Publics, est chargé de l'exécution de l'ordonnance. »

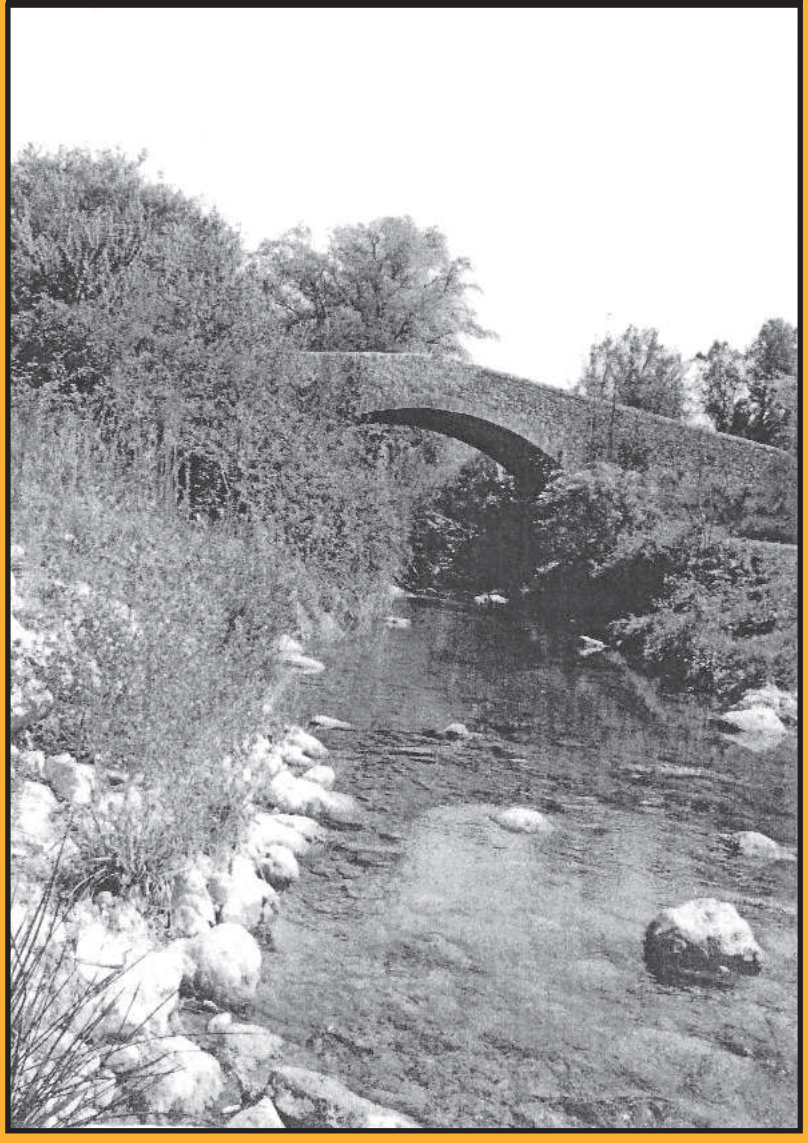
De l'ancienne route médiévale entre Lorgues et Draguignan, on ne conservera rien. Les grandes modifications concernèrent essentiellement les rampes entre Florièye et le Content sur Lorgues, entre le Col de l'Ange et la Nartuby sur Draguignan avec pour principe d'adoucir les pentes. La rampe du Content avait une pente moyenne de 7 %. Le nouveau tracé proposait entre un nouveau pont et le Content une pente régulière de 3,8 % sur 2 400 m en épousant à flanc de colline les contours du relief, limitant les déblais à 15 000 m3 et les remblais à 21 000 m3 sans utiliser les explosifs. Entre l'Eglise de Lorgues et le Content, le nouveau tracé plus direct était à peine plus long : 6 km contre 5,1 km.

Sur Draguignan, du Col de l'Ange à la Nartuby, la pente était de 8% sur 850 m. Le nouveau tracé avait 1,830 km en plusieurs virages, dont un en épingle, pour une pente de 4 %. Sur Lorgues, le choix du nouveau tracé imposait des virages serrés pour suivre le relief. Mais nous étions en 1850, et la traction hippomobile se déplaçait à 20 km/h, personne à l'époque n'imaginait les « bolides » automobiles, du 20ème siècle, pas plus que la cohabitation des voitures à cheval et des premières automobiles ; restait le franchissement de la Florièye. Le lit de la rivière encaissé et la rive gauche à pic nécessitaient deux talus d'accès soit 43 m de culées pour une ouverture de 14 m de pont (ce fut si bien pensé et réalisé, que les culées résistèrent au terrible débordement de la rivière les 15 et16 juin 2010).

5 Quel avenir pour satisfaire un trafic en extension ?

En 1828, Charles X avait classé la route en D n° 20. De Brignoles à Grasse, elle devient la D 562. En 1975, deux virages sont supprimés près du Content. C'est l'unique ligne droite permettant de doubler dangereusement.

Pont Saint-Barthélemy 1745
dit pont en «dos d'âne»
ou encore appelé improprement «Pont Romain»



à pied, à cheval...

A la sortie du pont, sur la gauche avant la montée, l'oratoire dont on ne connait pas l'origine exacte. (18ème siècle ?)

Le trafic ne cesse d'augmenter. C'est la voie qu'empruntent les transports hors gabarit avec les difficultés de croisement que nous connaissons. C'est devenu une route stratégique. En 1994, la D.D.E. établissait un cahier des charges pour rendre le trafic plus fluide et plus sécurisé. Sur 9 km entre le rond-point de Lorgues et le Col de l'Ange, les modifications portaient sur l'amélioration des courbes (suppression de la boucle en sortie de Lorgues, aménagement de l'épingle de Roubine…), sur la largeur de la chaussée (2 fois 3,5 m et 2 m d'accotement), sur l'amélioration des croisements (D 562/D 57) , sur la recherche d'une plus grande visibilité par des profils allongés et principalement sur la consolidation du pont et l'amélioration de ses accès. Un chantier pluriannuel sur 4 ans était envisagé. Qu'en fut-il ? Rapidement engagés en 2004, les travaux étaient prometteurs : élargissement et consolidation du pont avec des accès plus « coulants », amélioration par l'élargissement avec pistes cyclables en sortie de la boucle prolongeant l'Avenue de Draguignan jusqu'au pont, sécurisation par un rond-point au croisement, hélas mortel, de la D 562/D 57, amélioration du revêtement de la chaussée périodiquement mise à mal par des travaux d'enfouissement.

7 ans se sont écoulés et nous voyons mal comment il pourrait être donné suite. Cela se fera un jour mais quand ? Les profanes que nous sommes ont du mal à croire que ce soit si ruineux de redresser quelques virages au milieu d'une forêt de pins inexploitée et vieillissante, alors que ce sont des travaux d'urgence pour la sécurité des usagers notamment aux heures de pointe et les jours de pluie.

Cette route a toujours eu un rôle stratégique. Au Moyen-Age c'était l'unique accès entre l'Italie et le Rhône pour les échanges des marchandises et des personnes. Devenue obsolète au moment du boum industriel et des échanges accrus vers 1850, des travaux sérieux furent entrepris au point de servir encore aujourd'hui. Cependant, une mise à jour est nécessaire. Cette voie de communication est de plus en plus empruntée (le trafic dépasse les 5 000 véhicules/jour) et reste dangereuse. De plus, c'est le passage obligé pour les transports hors gabarit pour encore de longues années !

Le bel élan s'est achevé avec la route de Salernes et la route du Plan. Outre la liaison avec Draguignan, il reste l'importante liaison avec les Arcs, entre le Plan et Taradeau. L'emploi pousse les gens à aller travailler toujours plus loin. Ils sont pressés et ont droit à des routes plus sûres. Crise ou pas crise, il y a urgence ! ●

Michel CHAPELAIN
et René GALLET

Sources « La route médiévale » Régis Fabre. Archives départementales Draguignan. Renseignements pris auprès de la DDE en 2004

La construction de l'abbaye du Thoronet

(1157 – 1197)

« Treizième jour de mars. C'est aujourd'hui après quatre heures de marche que nous sommes arrivés au Thoronet, forêt sereine et grave, verte vallée et peu profonde, traversée par un ruisseau dont le cours, au lieu dit, va vers le levant ».

Ainsi par la plume de l'architecte Fernand Pouillon dans son livre « Les pierres sauvages » (1964), parle le moine constructeur, le Maître de l'Oeuvre, celui à qui incombe la tâche de bâtir.

Ce roman, dont la forme est imaginaire et l'écriture moderne, est le journal au jour le jour de ce grandiose chantier médiéval.

Mais avant de fonder l'abbaye du Thoronet, la première communauté de moines venus de l'abbaye de Mazan, en Ardèche, s'installe en 1136 sur la commune de Tourtour à Notre Dame de Florielle. La communauté établie à Notre Dame de Florielle ne trouve pas les conditions idéales à son développement et décide de se déplacer sur des terres qu'elle possède déjà sur la seigneurie de Séguemagne au lieu dit « Le Thoronet » dans le canton de Lorgues à environ 25 km au Sud. Le nouvel emplacement est un côteau moins abrupt et plus apte aux travaux de la terre et à l'élevage. Le terrain choisi est situé à l' Ubac et au Sud de l'Argens. Il est bordé à l'Ouest par un ru, la Darboussière, qui se jette dans le Tombaréu. Les premiers travaux de débroussaillement et de nivellement commencèrent des 1146. L'abbaye a donc été fondée du vivant de saint Bernard de Clairveaux (1090-1153), réformateur de la vie religieuse, à l'origine de l'Ordre cistercien. Près de 200 monastères furent construits pour la communauté cistercienne. Le style de construction est très dépouillé, rien ne devait troubler la vie, le recueillement et la prière des moines.

Les arbres abattus servaient pour des cabanes destinées à l'hébergement des moines, des frères convers(*), des ouvriers des métiers nécessaires à l'édification de l'ouvrage : carrier, potier, forgeron, charpentier.... D'autres cahutes procuraient des abris aux animaux servant au transport des matériaux.

Le lieu choisi, à flanc de colline, nécessitait plusieurs niveaux. L'église occupait le point le plus élevé. Des carrières furent ouvertes au plus près du site de construction ou proche de celui-ci, sur Cabasse. La principale difficulté du travail de cette pierre est sa propension à éclater au choc, sans pouvoir pour le tailleur prévoir l'importance des éclats. Le Maître de l'Oeuvre était lucide face à cet obstacle : « Personne n'imagine encore que la rudesse, la difficulté de taille, l'irrégularité des pierres, seront le chant et l'accompagnement de notre abbaye. La difficulté est l'un des plus sûrs éléments de la beauté. Je suis déjà ami avec cette roche qui refuse toute complication, qui interdit toute sculpture. Nous avons trouvé ici des pierres pour la Règle, elles ont la vocation cistercienne ...».

Pour extraire ces blocs, les moines convers enfonçaient des coins de bois sec dans des trous préalablement creusés au burin d'acier

en alignement dans la roche. Puis copieusement arrosé d'eau, le bois se gonflait et faisait se fendre la pierre. Il était procédé à l'identique pour obtenir des blocs plus petits. Les moines convers se livraient ensuite à un jeu subtil : classer des blocs d'une même assise et de hauteur similaire. C'est le même matériau qui fut utilisé dans toute l'abbaye, ce qui contribua à l'unifier. Les pierres étaient retouchées au moment de la pose afin que le joint soit le plus mince possible (joint sec). Ici les moines résolurent ce problème en taillant les pierres en biseau obtenant ainsi en surface un joint sec et en profondeur un espace permettant au maçon un lien par un mortier à base de chaux, de sable et d'eau. La chaux était obtenue sur place par calcination de pierres calcaires dans des fours.

Ainsi toute une zone d'activités s'était organisée autour du chantier de la construction. D'un côté les carriers débitaient la roche, les tailleurs de pierre travaillaient la pierre à parer sur des chevalets ca-lés entre leurs jambes. Cette production rejoignait deux tas, l'un pour les pierres de parement, l'autre pour les pierres et les débris de remplissage. A proximité des murs en construction, les maçons réalisaient le mortier dans une grande auge en bois. Un peu plus loin, était installée la forge destinée à la fabrication et à la réparation des outils et des pièces métalliques indispensables. Plus tard, les moines deviendront charpentiers et menuisiers pour la nécessité de la toiture. Le frère potier cuisait les d'objets indispensables à la vie quotidienne (vaisselles diverses…) et confectionnait les tuiles en argile qui viendront couvrir les bâtiments.

1 Eglise abbatiale **2** Enfeu **3** Sacristie
4 Armarium **5** Salle capitulaire **6** Passage
7 Escalier du dortoire **8** Cloître **9** Lavabo
10 Cellier **11** Courette **12** Bâtiment des convers.

Sans oublier la prière : C'est le Maître de l'Oeuvre qui ordonnançait ce vaste chantier : « A la troisième heure nous sonnerons le réveil, les convers, après avoir mis tout en ordre, diront une prière devant l'oratoire, puis se rendront au chantier. A la onzième heure, réunion à la source, ablutions et premier repas : cela prendra une heure. Le soir, les chantiers seront abandonnés à la dix-neuvième heure, les convers rangeront et entretiendront les outils, se rendront à la source et prendront le dernier repas. Le coucher après la prière aura lieu à la demie de la vingtième heure. Je n'impose que trois offices par jour : laudes, vêpres et complies. Les autres seront, suivant les possibilités, célébrés sur le lieu même de leur travail. Ils devront donc se munir de leur missel. Le samedi, deux heures seront réservées à l'entretien des vêtements. Le premier vendredi de chaque mois l'infirmier de Florielle visitera les convers et soignera les malades. Il décidera du jour de la saignée. En temps de carême le jeûne est obligatoire jusqu'à la douzième heure».

Des règles de vie qui nous paraissent aujourd'hui effroyablement austères. Pourtant cet ascétisme extrême fonde l'idéal cistercien. Le cheminement vers Dieu est la finalité absolue, il n'y a pas d'autres moyens d'y parvenir que la persévérance et la pénitence. A tel point que l'abus du jeûne ou des pénitences sera puni ! Selon les époques, les besoins et les possibilités sont de 25 à 50 hommes qui s'affaireront sur ce chantier, sous les ordres et la discipline prescrits par le Maître de l'Oeuvre. Les moines et les frères convers qui montaient les murs utilisaient fort peu l'échafaudage tel que nous le connaissons. Ils évoluaient sur la largeur de la maçonnerie, puisque l'épaisseur des murs avoisinait 1.60 à 1.80 mètre, utilisant pour hisser les matériaux des treuils à main ou des cages à écureuil. Parvenus au niveau des voûtes, des plates formes étaient éventuellement installées. Elles reposaient sur des madriers dont une extrémité était incorporée au niveau d'un parement, à la place d'une pierre.

On a calculé le volume de pierres nécessaires à la construction de l'abbaye à environ 30 000 à 40 000 mètres cubes. Cela représente une fouille d'environ 100 mètres sur 100 mètres et de 4 mètres de profondeur. Superficie et ●●●

●●● volume qui peuvent très bien se concevoir sur la zone actuelle du site, au niveau des jardins et de l'oliveraie. De plus, nous avons noté au préalable l'usage de pierres en provenance de Cabasse (lieu-dit La Gagère).

Pour la prière et le chant :

On ne sait si l'abbaye du Thoronet a été construite pour le chant grégorien, ou si le chant grégorien attendait cette abbatiale pour y trouver sa quintessence. On remarquera que la construction des voûtes en berceau brisé constituait déjà une évolution par rapport aux voûtes en plein cintre typique de l'art roman. Cette disposition présente l'avantage de canaliser la totalité des sons réfléchis vers le sol de l'église et minimise les réflexions aléatoires sur les murs. La hauteur de la nef égale à trois fois la hauteur de la voûte parait avoir été ajustée pour que la parole de l'officiant desserve la surface totale de la nef. L'état des parois ciselées de milliers de coups de burin sur la pierre accompagne la propagation sonore créant ainsi une énergie dont la distribution se répartit dans toutes les directions, ce qui fait que l'on peut se déplacer dans la nef sans éprouver la moindre gène auditive ou diminution de puissance sonore. Cette réverbération en parfaite cohérence avec l'onde directe confère une sonorité particulièrement favorable au chant dit monodique a capella des moines.

La construction de l'abbaye du Thoronet, de l'Église abbatiale, du cloître, et des bâtiments annexes s'étire sur une cinquantaine d'années

La construction de l'abbaye du Thoronet, de l'Église abbatiale, du cloître, et des bâtiments annexes s'étire sur une cinquantaine d'années.

Le premier acte de fondation en 1157 marque l'abandon définitif du site de Notre Dame de Florielle.

En 1197 l'abbaye est sous la direction d'un Abbé nommé Folquet, fils d'un marchand de Gênes nommé Amphoux.

En 1204 le monastère compte une vingtaine de moines.

En 1270 ils sont 24 moines et un Abbé.

Au XIVème siècle, le Thoronet, comme bien d'autres abbayes cisterciennes, connaît peu à peu le déclin. A la révolution il ne restait plus que sept religieux dans un état proche de la misère. ●

Frédéric TENDILLE

(*) Convers : se dit d'un religieux employé aux services domestiques d'un couvent. Les frères convers étaient chargés de la construction ainsi que de la gestion pratique des biens de l'abbaye, des travaux des champs, de l'élevage des animaux. Ils n'avaient pas accès à la salle du Chapitre, et n'avaient à leur disposition qu'une partie de la nef pour y suivre les offices. Leurs dortoirs et réfectoires étaient dans des bâtiments séparés de ceux des moines. Ils n'avaient pas le même habit et bien souvent portaient la barbe.

Sources

. Les pierres sauvages de Fernand Pouillon aux éditions du Seuil (disponible à la médiathèque de Lorgues).
. Le Thoronet – Naissance, vie et déclin par Jean Guyou (Editions Coq Azur).
Par Internet : Wikipédia pour d'indispensables précisions.

La saga des transports à chevaux Lorguais (1920)

Monsieur Bousquet, bourrelier

Je ne l'ai pas connu. Je suis trop jeune pour cela. Mais mon oncle, Marius Jassaud, laboureur, agriculteur, propriétaire d'un cheval de trait qui répondait au doux nom de « Papillon », m'en a parlé à maintes occasions.
Parlé, d'une part, par le fait d'avoir un cheval et surtout par ses harnachements et de l'autre parce qu'ils étaient voisins sur la place d'Antrechaus.
Lui, jeune par rapport à l'âge de Mr Bousquet, allait souvent dans l'échoppe de celui-ci discuter des récoltes, du temps qu'il faisait, de la chasse, etc …
Monsieur Bousquet, bourrelier lorguais (il n'était pas le seul bourrelier à Lorgues), avait son échoppe en haut de la place d'Antrechaus, tout à côté des écuries et remisages du service de diligences de Marius Rébuffel (service de diligences appelé aussi omnibus de service public). Service public qui reliait Lorgues à la gare de Vidauban et à celle des Arcs et auquel s'ajoutait un service de location de voitures attelées. (carrioles et calèches).
Voulu ou non, le fait d'être à côté de Marius Rébuffel lui procurait du travail une bonne partie de l'année. Il entretenait les harnachements et les capotes des carrioles et cabriolets sur lesquels il tendait la toile cirée sur les cintres pour protéger les voyageurs du mauvais temps. Marius Rébuffel avait tout de même une écurie de 20 chevaux qui pouvaient être attelés soit seuls soit à deux.
Toutefois, Mr Bousquet ne travaillait pas que pour cette entreprise artisanale. De nombreux lorguais ayant cheval ,mulet ou âne sollicitaient son art. Le travail ne manquait pas entre les harnais à créer, les harnachements à restaurer, à refaire, etc…
Mr Bousquet se servait d'alènes, d'aiguilles ainsi que de couteaux à pied pour amincir le cuir; de couteaux mécaniques à découper les peaux en bandes régulières, d'un compas, de marteaux, de tranchets, de pinces, de tenailles et de ciseaux. Presque tous ces outils se retrouvaient d'ailleurs chez Mr Bruno, cordonnier, sis place des Ormeaux.
Le cuir qu'utilisait Mr Bousquet venait des tanneries de Barjols. Barjols était un centre très important dans le moyen et haut Var (et même régional) pour le tannage et le traitement des cuirs et des peaux.
C'est dans la peau de bœuf que l'on faisait le meilleur cuir, surtout pour celui qui était soumis à rudes épreuves comme le cuir des sangles et des traits du harnachement. Dans le cuir de mouton, on faisait les pièces soumises à de moins fortes tractions comme les colliers. La fabrication de colliers et de selles demandait aussi de se procurer de la bourre. Cette bourre était faite de chanvre (cannabis ?) ou de poil de chèvre. Mr Bousquet confectionnait aussi des harnais à la demande. Harnais qui étaient faits en fonction du cheval et de son gabarit.
Le travail du bourrelier consistait aussi à racler les dossières, à gratter les sous-ventrières, à nettoyer les martingales, à brosser les licous ou licols, à vérifier la solidité des surfaix, sans compter le graissage des brides, etc…
Voila un petit artisanat lorguais qui vécut, puis survécut et enfin mourut avec la disparition (à Lorgues) de la plus belle conquête de l'homme, le cheval de trait, bien sûr, qui labourait notre pays.
Voitures automobiles et tracteurs agricoles sonnèrent le glas du bourrelier. Celui que, dans certaines contrées de France, on appelait « le marquis de la croupière ». ●

Jean Louis CASCETTA

Pour être plus complet, -je n'apprendrai rien aux cavaliers -quelques termes techniques touchant au métier de bourrelier.
Dossières : partie de harnais d'un cheval attelé, posée sur le dos de l'animal et soutenant les brancards.
Martingales : du provençal martegalo, de Martigues, courroie du harnais qui s'oppose à l'élévation exagérée de la tête du cheval.
Licou, licol : pièce de harnais que l'on place sur la tête des bêtes de somme pour les attacher, les «mener ».
Sous-ventrière : courroie attachée aux deux timons (brancards) d'une charrette et qui passe sous le ventre du cheval.
Surfaix : bande servant à attacher une couverture sur le dos d'un cheval.
Croupière : partie du harnais reposant sur la croupe du cheval.Bourrelier

Sources
-Lorgues à la belle époque. De Louis Nardin (1981)
-La belle ouvrage. Gérard Boutet (pour la partie technique) Ed. Gérard Tisserand.
-Et ce que m'en a dit mon oncle Marius Jassaud.

La recette

L'Aïolí du bord de mar

VAL se concentre beaucoup sur le patrimoine lorguais et provençal sous toutes ses formes. Je pense qu'il serait logique de lui adjoindre le patrimoine culinaire .
Parmi celui-ci une place de choix devrait être réservée à l'aióli. Ce mot provençal par excellence est adopté par l'Académie Française depuis longtemps (orthographié « aïòli » ou « ailloli »).
L'aiòli est souverain pour la santé, car il marie l'ail (« aiet », qui désigne aussi le plat lui-même dans le Var), vieux remède écologique, à « l'òli » (huile d'olive), autre vieux remède. Cette « sauce à l'ail » remonte sans doute à l'antiquité grecque et latine. Depuis des décennies, en dehors des traditions du vendredi et du carême, quel village provençal n'a pas organisé pour sa fête votive (ou toute autre occasion festive) un « aiòli monstre » en plein air ? Dans mes Basses-Alpes natales l'aiòli a longtemps figuré au menu du « gros souper » avec des escargots.
Aujourd'hui, je voudrais vous faire découvrir une recette d'un « aiòli » du bord de mer » en vers provençaux d'un certain Charles PONCY (1821 – 1891). Ce toulonnais d'origine modeste (père maçon) fut lui-même maçon et entrepreneur. Il était membre de l'Académie du Var, il collabora à l'Armana Prouvènçau et au journal « La Pignata ». Il fut même Majoral du Félibrige.
J'ai relevé ce « poème-recette » avec l'autorisation de son Auteur Georges DOMENGE, dans un livre de cuisine publié en 1993 par les Editions Edisud : « Cuisine de tradition du Var et des Alpes du Sud ».
Nous sommes loin ici de la traditionnelle morue accompagnée de divers légumes. Voilà un aiòli qui mériterait bien le qualificatif de « monstre » ou même de « pantagruélique ». A vous de juger.

L'Aiet

Qunt aiet, bèllei gènt ! E n'agué ges de rèsto !
Pamens iéu n'ai jamais vist tuba lou parié.
Lei fada de Paris dison qu'es uno pèsto,
Vo bèn, traton l'aiet comme uno pourcarié :
Eh bèn, iéu, s'èri mouart, mi ressuscitarié !
« A tauro ! » Lou bouioun fumavo, e n'en avié
Mié bouiòu pèr cadun : aurias di que plòuvié !
E puèi, à toumbarèu, debarquè sus la taulo,
Lei tapet bavarèu, lei limaço dei Mauro,
Lei cebau, lei carroto emé lei faiòu verd,
L'auriho de Sant Pèire emé sei dènt de serro,
L'artichaut, la tartiflo et la poumo de terro,
L'anguiero, que lou fue trouesso coumo uno serp,
Lei rascasso, lei sarg, lou poupre sènso espigno,
La lingousto patudo e lou pèi-trebouligno,
La moureno qu'a pres la raubo dóu limbert,
les auruau, lei fieras, les rouquié, les sardigno,
Lei loup que l'an planta lou foume dins l'esquigno,
Lei gros fòu deis estang, que marchon de travers,
Lei muscle, lei vichet, la pelerino amaro,
Lou dàti qu'en neissènt à la roco s'amarro,
E lei biéu cavalan emé sa corno en l'èr ;
E vague dins l'aiet lou pèis e lou legume !
Vague dins la boumbanço e tout lou tramblamen !
Vague dins lou vin vièi ! Que la barbo li fume !

La grille d'Antoine

PAR ANTOINE PAYET

N° 113

Horizontalement

1 - Buffet à étages.
2 - Choyées. Produit naturel.
3 - Vient d'user. Edenté d'Amérique tropicale.
4 - Relatif à la semence.
5 - Prénom. Génie de la mythologie scandinave. Note.
6 - Musardèrent (phonet.). Demie beigne. Retournée.
7 - En émois. Une ola boulversée.
8 - En réunion. Son coup peut faire mal.
9 - Fleuve Irlandais. Après le gel.
10 – Déposée.

Verticalement

A - Chemin Lorguais.
B - Facile. Maman.
C - Chef religieux. Se dispute sur le ring.
D - Anciennes mesures de capacité. Deux voyelles.
E - Personnel. Phase lunaire.
F - Coupure au visage.
G - Bierre Anglaise. Sentend à la Collégiale.
H - Une bite bouleversée. Lettre de bigot.
I - Palmipède retournée. Note. Trois voyelles.
J – Culbute.

Lou rafle durè bèn quatro o cinq ouro, au mens.

Carle PONCY

Traduction

Quel l'aiòli, braves gens ! Il n'en resta point
Pourtant je n'en ai jamais vu fumer le pareil.
Les « fada » (=idiots) de Paris disent que c'est une peste,
Ou bien, ils traitent l'aiòli comme une cochonnerie :
Eh bien, moi, si j'étais mort, il me ressusciterait !

Ami, canten l'ouliviè
Es sa frucho que fai l'òli ;
E, que que digue l'aiet,
Sènso éu farian pas l'òli

A. AUTHEMAN

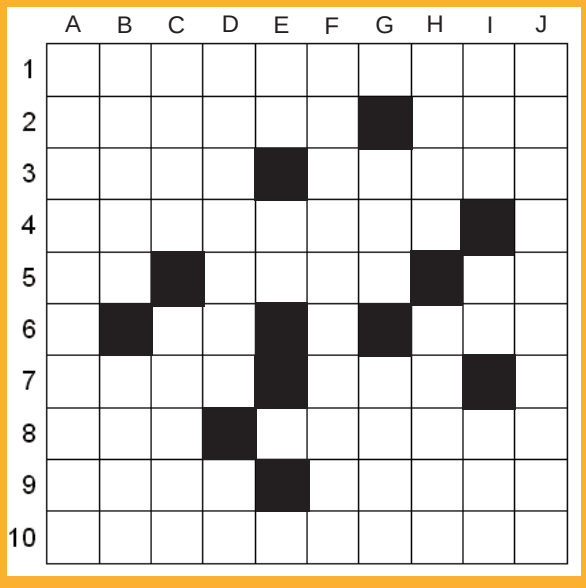
Nautre li bon Prouvènçau,
au sufrage universau,
voutaren pèr l'óli e faren l'aiòli

Frédéric MISTRAL

« A table ! » Le bouillon fumait, et il y en avait
Un demi seau pour chacun : vous auriez dit qu'il pleuvait !
Et puis, à tombereau, débarquèrent sur la table
Les « tapet » (=escargots) baveux, les escargots des Maures,
Les gros oignons, les carottes et les haricots verts,
L'oreille de Saint Pierre avec ses dents de scie.
L'artichaut, le topinambour et la pomme de terre,
L'anguille que le feu plie comme une couleuvre,
Les rascasses, les sargues, les poulpes sans arêtes,
La langouste aux grosses pattes et le « pèi-trebouligno » (=torpilles ?) *
La murène qui a pris sa robe au lézard vert,
Les « auruau », les « fieras », les « rouquié »*, les sardines
Les loups auxquels on a planté le harpon dans le dos,
Les gros crabes des étangs qui marchent de travers,
Les moules, les violets, les peignes de Saint-Jacques amers,
Les dattes de mer qui en naissant s'attachent au rocher,
Et les bigorneaux avec leur cornes en l'air.
Et que passent dans l'aïòli les poissons et les légumes !
Que tous fassent bombance et tout ce qui s'ensuit !
Et en avant le vin vieux ! Que la barbe vous fume ! **
Le gueuleton dura bien quatre, cinq heures au moins. ●

André LAGIER

* Je n'ai pu trouver les équivalents de ces poissons
** « un plat que la barbo iè fumo » : un plat excellent.
(Dictionnaire de F. Mistral)



Solution du n° 112

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1	S	U	R	V	E	I	L	L	E	R
2	A	N	G	E	■	L	I	A	N	E
3	I	I	■	L	A	■	C	H	A	S
4	N	S	■	U	■	R	E	C	■	T
5	T	S	F	■	G	E	N	E	R	A
6	J	O	U	V	E	N	C	E	A	U
7	A	N	I	M	A	L	E	■	I	R
8	U	■	T	■	N	■	S	A	N	A
9	M	U	E	T	T	E	■	I	E	N
10	E	S	S	E	S	■	A	N	E	T

Vivre à Lorgues

AGENDA

Mairie de Lorgues
Tél : 04 94 85 92 92
Fax : 04 94 85 92 90
www.lorgues.fr
C.C Action Sociale 04 94 85 92 77
lorgues.ccas@wanadoo .fr 78 ou 79

Médicaux
Para Médicaux

Médecins
- Bernard J.-P. 04 94 73 70 27
- Carrera S. 04 94 73 70 30
- Decroocq D. 04 94 73 95 74
- Foucault P. 04 94 73 99 22
- Grouiller G. 04 94 73 70 27
- Kreps S. 04 94 60 85 13
- Kreps D. 04 94 60 85 13
- Laure Ch. 04 94 73 70 27
- Richez F 04 94 73 70 27
- Thirion F. 04 94 73 95 95

Rhumatologue
- Joïta M. 04 94 47 41 38

Chirurgiens-dentistes
- Clément-Ricard M. 04 94 73 99 83
- Domart F. 04 94 73 71 64
- Lion J.-F. 04 94 73 26 00
- Risso X. 04 94 73 26 00
- Roguet J.-F. 04 94 73 27 32

Laboratoire d'analyses médicales 04 94 60 47 70

Pharmacies
- Barthélemy F.-X. 04 94 73 70 31
- De L'Arsenal 04 94 73 58 05
  04 94 73 62 94
- Saint-Férréol 04 94 73 72 97

Infirmiers (es) à domicile
- Amand D. 04 94 67 64 22
- Boulleret L. 04 94 67 64 22
- Brunet P. 04 94 73 90 90
- Cretegny I. 04 94 73 90 90
- Delattre M.-F. 04 94 73 90 90
- Frere D; 04 94 73 90 90
- Habary C. 04 94 73 90 90
- Hamelin G. 04 94 73 90 90
- Lakhal R.D. 06 82 31 87 31
- Marivoët C. 04 94 67 64 22
- Roux C. 04 94 73 90 90
- Siard A. 04 94 73 90 90
- Tesson C. 04 94 73 90 90
- Urquiza M.-J. 04 94 73 90 90
- Wispelaere J.- P. 04 94 73 90 90

S.S.I A.D. (service de soins infirmiers à domicile) 06 08 80 12 10 04 94 73 90 39

Service de soins à domicile pour personnes âgées et handicapées 06 08 80 12 10 04 94 73 90 39

Psychanalystes
- Crouzillat J.-P. 06 87 70 12 48
- De Witte K. 06 89 60 71 83

Psychothérapeutes
- Amand-Jules C. 06 63 89 03 10
- Anceschi M. 06 29 66 70 01
- Bruyant M. 06 75 05 16 13
- Massei C. 04 94 67 62 29
- Petit M. 06 09 03 48 29
- Sabben M. 06 71 38 41 07
- Vaglio C. 06 60 94 23 46

Orthophonistes
- Galy I. 04 94 73 96 72
- Ludier-Mrani A. 04 94 73 20 84

Kinésithérapeutes
- Appert J.-J. 04 94 73 95 36
- Bédier K. 04 94 84 36 85
- Bernard F. 04 94 67 66 27
- Gauriat H. 04 94 85 22 53
- Dardenne L. 04 94 85 10 17
- Losson P. 04 94 70 84 57
- Cruz A. 04 94 70 84 57
- Méhois Y. 04 94 84 37 99
- Stoffaneller M. –J. 04 94 73 72 32

Kinésithérapeute *(à domicile uniquement)*
- Pelletier B. 06 80 35 81 71
- Marchenoir I. 06 12 05 20 36

Etiopathe
- Boitard J.-M. 06 20 47 12 73

Ostéopathes
- Bernard F. 04 94 67 66 27
- Chastanier M. 04 94 73 94 78
- Dardenne L. 04 94 85 10 17
- Guillet- Lhermitte JF. 04 94 73 94 78
- Soodts G. 04 94 73 94 78

Pédicure Podologue
- Ernoux F. 04 94 47 02 37
- Toulliou C. 04 94 73 79 16

Médecine traditionnelle Chinoise
- Moulard J.P. 06 03 18 59 71

Audioprothésiste
- Albano F. 04 94 82 35 50

Diététicienne
- Allègre M. 06 03 28 69 18

Nutrithérapeute
Naturodiététicienne
- Buwaj K. 04 94 47 57 18
  06 28 22 86 92

Prothésiste capilaire
- Moulet B. 04 94 84 36 55

Vétérinaires
- Guirard L., 04 94 73 96 32
- Jean É., Postec R. 04 94 73 96 32

Gendarmerie ***17*** ou 04 94 73 70 11

Police Municipale ***89*** ou 04 94 85 92 88

Pompiers ***18***
Centre de secours 04 98 10 40 78
Centre anti-poison 04 91 75 25 25
La Poste 04 94 60 33 30
Multi-accueil
Lou Pitchounet 04 94 67 62 69
Trésor Public 04 94 39 00 40
Médecins de garde ***15***
Urgences nocturnes et jours fériés 04 98 10 40 78 ou ***18***

Transports
- Ambulances C.A.V. 04 94 73 24 88
- Ambullances Lorguaises 04 94 73 77 38
- Taxi Christophe P. 06 09 57 43 16
- Taxico 06 08 63 13 43
- Taxi Serge 06 85 11 03 84
- S.N.C.F. (Renseignements) 36 35
- TED petit Bus : Appel gratuit 0800 65 12 20

Vivre à Lorgues

Remerciements à
Jean-Louis Cascetta, Bernard Celestin, Michel Chapelain, René Gallet, Jacques Gauneau, André Lagier, Jean-Claude Larroque, Françoise Michaud, Antoine Payet, Frédéric Tendille.

Directeur de publication
Claude Alemagna.

Coordination
Michel Chapelain.
04 94 73 75 55

Secrétariat
Doris Bonardi.
04 94 60 13 02

Maquette
Alain Bonardi.

Imprimerie
Zimmermann

Office de Tourisme-Syndicat d'Initiative Tél. : 04 94 73 92 37
tourisme@ot-lorgues.com Fax : 04 94 84 34 09
Secours Catholique 7, rue du Collège (répondeur) 04 94 84 04 87
Sécurité Sociale mairie annexe, Place Neuve 04 94 85 92 77
(Voir calendrier du mois)
Centre Départemental pour l'Insertion Locale
(C.E.D.I.S.) : mairie annexe, Place Neuve
Sur rendez-vous 04 94 85 92 64
Centre de Solidarité Sociale
Sur rendez-vous 04 94 99 79 10
Consultation de nourrissons, P.M.I.
Sur rendez-vous : 04 94 50 90 55
Conciliateur de Justice mairie annexe, Place Neuve
Sur rendez-vous 04 94 85 92 77
Mission d'Animation, C.L.S.H.
Rue de la Trinité. 04 94 73 99 18
Mission Locale Relais Jeunes, Place d'Entrechaus
mardi matin de 9h à 12h. 04 94 76 96 89

DÉCHETS
Quai de transfert de Mappe
Route de Carcès, à 4,5 km de Lorgues.
Horaires d'ouverture :
Lundi, mercredi, jeudi, vendredi : 9h-12h ; 14h-17h.
Mardi, : 8h30-12h.
Samedi : 8h30-12h ; 14h-17h.
Décharge privée Ste-Anne
Information, Tarification :
V. Henry : 04 94 50 50 50 et 06 89 72 77 31
Ramassage des «encombrants»
Sur rendez-vous 04 94 85 92 64